

*Dominique Meens*

# **L'Aigle abolie**





L'Aigle abolie

DU MÊME AUTEUR

*La Noue dérivée*, éditions Folies d'encre, 1989

*Toucan*, éditions Messidor/La Farandole, 1990

*Ornithologie du promeneur, livres I et II*, éditions Allia, 1995

*Ornithologie du promeneur (Eux, et nous), livre III*, éditions Allia, 1996

*Ornithologie du promeneur (Poursuivons), livres IV et V*, éditions Allia, 1998

*Le Christ et la femme adultère* (avec Joseph Caillot et Joséphine Le Foll), éditions Desclée de Brouwer, 2001

*Le Premier Monde est une cage pleine d'oiseaux*, éditions cipM / Spectres Familiars, 2003

*Aujourd'hui je dors*, P.O.L, 2003

Dominique Meens

# L'Aigle abolie

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2005  
ISBN : 2-84682-065-1  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

The eagle suffers little birds to sing  
And is not careful what they mean thereby  
Knowing that with the shadow of his wing  
He can at pleasure stint their melody.

*Titus Andronicus*, acte IV, scène 4



## **L'AIGLE AUGMENTÉE**



## I

### *Introduction. Formes. Racines.*

Je consacre ce nouveau moment, dit le promeneur, aux rapaces européens. Si la plupart se précipiteront sans trop de dommages au fait, à savoir le recueil de chansons classé selon la systématique, mon introduction vise à préparer la recrue moins pressée, moins impatiente, ou plus simplement moins disposée à la brutalité d'un effort trop soudain. Notre développement par amplification de l'entrée de l'aigle au *GLOSSAIRE DES OISEAUX GRECS* de Monsieur D'ARCY WENTWORTH THOMPSON est une épreuve de fond à entamer au très petit trot. L'échauffement contenu des esprits fournira l'énergie nécessaire à la série de triples sauts programmée dès l'issue, *Aigles &c.*

Voir sans être vu est une préoccupation majeure du soldat. De même le promeneur, au contraire des chasseurs alignés le long des pistes où poireauter, s'avance en léger retrait des lisières. Il est ici comme chez lui. Vous le devinez à son ton, traducteur, compilateur, et commentateur. La piste est moins fraîche qu'il ne l'espérait, encombrée de ronces et d'orties. Mais, n'est-ce pas, vous le suivez, il vous précède, à lui l'écorchure et l'inflamma-

tion. Ne vous occupez plus que de votre respiration, expirez plus que vous n'inspirez, et de la cadence de votre pouls.

Ἄετός n'apparaît pas avant le quatrième siècle, la forme αἰετός, épique et ionienne, est la plus ancienne. Vous trouverez αἰητός chez Pindare poète lyrique de Cynoscéphales, près de Thèbes, en Béotie, 518-442 ou 439 avant Jésus-Christ, *Pythiques*, IV, 4, chez Arate Aratos, poète didactique grec, né à Soloi en Cilicie; astronome, astrologue et météorologue à la cour d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine dans la première moitié du troisième siècle avant Jésus-Christ, auteur des *Phénomènes*, très traduit, très compilé, très pillé. Cicéron lui-même, dont nous dirons deux mots plus tard..., 522, 591, et le reste; le même Arate écrit ἀητός en 315. Αἰβητός, pour αἰετός, est au lexique d'Hesychius d'Alexandrie, la ville de la très grande bibliothèque incendiée, grammairien, auteur d'un dictionnaire grec. Ἄετός est byzantin, grec moderne chez Du Cange Charles, 1610-1688, auteur d'un glossaire de la latinité. Le grec moderne, c'est αἰτός; au féminin αἰτίνα, αἰτομάννα, et, à Scio, βύαυα. Nous connaissons un diminutif, αἰτιδεύς, l'aiglon, déniché par Ésope le Phrygien, esclave et fabuliste du sixième avant Jésus-Christ, *Fables*, I.

Nous sortons à peine de la caserne, pas une recrue qui soit essoufflée. Ô jeunes gens, Ô Spartiates élégants, trottons!

Si la racine *a* ou *vi* engendrait l'oiseau latin *avis*; si le sanskrit *vati* nous « soufflait » le vent grec ἀημι; si l'on devinait les rapports entre le souffle et l'âme, la nôtre comme celle de Virgile Publius Vergilius Maro, 70-19 avant Jésus-Christ, poète, ou d'Homère poète épique, vers 850 avant Jésus-Christ; alors notre αἰετός, notre aigle, serait l'Oiseau par excellence. Si le vol n'était rien d'autre qu'une respiration, l'aigle en serait l'origine et la fin; mais. Mais à remarquer l'absence de noms d'aigles semblables à αἰετός dans les langues indo-européennes, il ne fait plus aucun doute que ce mot est d'origine préhellénique et non aryenne. L'étymologie nous abandonne à la nuit des temps sans preuve ni ressource. Ce n'est

pas la première fois. Nous ne volerons pas, nous ne serons même pas certains de notre respiration. D'où l'exercice. Voyez ces vignes un peu plus loin : il y a là des escaliers pentus dont je vous préviens que nous les prendrons deux à deux. Là-haut nous serons moins nombreux. Je vous dirai comment s'organise l'échauffement. Le fond de l'air est frisquet, courons.

De la même racine, *ἄφιών*, est venu *ἄφιωνός*, puis *ὄφιωνός*, par assimilation de l'*α* à la voyelle suivante, puis *οἰωνός*, par la chute du digamma. *Οἰωνός*, c'est l'oiseau, mais grand, on ne dira pas d'un serin qu'il est un *οἰωνός*. *Οἰωνός* est bientôt l'oiseau de proie dont le vol est augural ; d'où qu'il désigne par métonymie le présage lui-même. Nous le traduisons *rapace*, car nous ne tirons plus nos auspices que des satellites.

Étirons-nous un peu avant l'effort du vignoble.

*ἄετός*, l'aigle donc, est le terme générique. Mais notre vocabulaire peut être étendu à d'autres termes plus ou moins lointains, que nous approchons. L'amplification du geste d'arcyen, ou d'arcyque, ou, pire, d'arcyowentworthien-thomsonique, ce qui vous aurait une allure science-feuilletonesque et biotronique, quelque chose enfin de très essoufflant qui ne serait pas pour nous déplaire : l'exagération de notre glossaire, nous l'avons entamée par l'intégrité rendue, de droit nous semblait-il, aux noms des auteurs et de leurs œuvres. Marchez soufflez, trois. Quatre, les aigles grecs.



## II

### *Les aigles grecs.*

ἄγος, dont on devine le rapport à l'aigle latin *aquila*, de même qu'à de nombreuses formes dialectales italiennes comme *achili*, *acula*, *agola*, *agugia*, *aicula*, *aiqla*, et le reste ; ἄγος est le premier de notre collection. Mais Bochart Désolé, vous pouvez me croire, de ne pouvoir vous dire qui est Monsieur Bochart. C'est que mes recherches à la Très Grande Bibliothèque restent et resteront affectées d'un inébranlable style auto-didacte et déambulateur. Je sais aujourd'hui, d'avoir, dit le promeneur, rencontré certaines personnes, certains spécialistes, que le piège est trop tentant pour qu'ils le dédaignent. Ils s'y précipiteront, dit le promeneur, vous n'avez plus qu'à donner les ordres. Je cède. L'ordre se donne de lui-même, c'est le dépôt de savoir qui le conditionne ; mais j'avoue, de ce même coup, n'être pas un esprit si libre. J'ajoute, avant l'abolition finale et ses conclusions, que la poésie est faite par tous. Un Brochard est l'auteur de l'article « École d'Elis » de la grande encyclopédie comme de nombreux articles sur Protagoras et Démocrite, ai-je vu au long cours de mes lectures du Pyrrhon de Marcel Conche, professeur de philosophie. J'imagine que les spécialistes connaissent Brochard et Bochart. Je ne suis pas spécialiste. Le spécialiste et moi sommes la parenté de la division du travail. Amusons-nous à conclure, militaires, qu'un à peu près Bochar donnera un philologue comme un Ponge un poète, voyez le *Journal* de

Renard, l'homme aux phrases rouquines. Ce que donne un à peu près Meens, on le verra. Pour l'instant, au travail, Philippe (Billé, auteur d'un index du nôtre) l'estime, dans son *Hierozoïcon (sive de animalibus sacrae scripturae)* Philippe Billé nous signifie que nous le tenons : Samuel Bochart, 1599-1667, pasteur protestant à Rouen, fut également l'auteur d'une Géographie sacrée, II, 70, sortir probablement de l'*agur* hébreu, qui désigne peut-être une grue : « la grue prend garde au temps où elle doit venir », *Jérémie* quand tu élèverais ton nid comme l'aigle, Je te ferais descendre de là!, VIII, 7; « comme une grue je ronchonnais », *Isaïe* la tête est malade et le cœur défait, XXXVIII, 14.

Trois, quatre. À l'exposant les notices, que je réalise grâce aux dictionnaires fameux de mes heures d'étude matinales. Ah, Bailly ! Ah, Gaffiot ! Respirez, Ah !

Vous lirez à l'occasion *ἀδρύφιος*, apparenté à *ἀρδύφιος*, *ἀργιόπους*, *ἀρξιφος*, proches de l'aigle arménien *arcvi*; de même *ἀκυλεής*, ou *ἀκυλής*, font écho à l'arménien *akuli*, à l'*akula* des Abruzzes.

Quant à l'amplification par traduction des citations choisies de Wentworth, soufflez trois, quatre, c'est une autre paire de manches, ajoutez à vos étagères quelques grammaires heureusement conservées, courez les bibliothèques, ouvrez les livres.

Si, et depuis 1966, vous ne risquez pas de voir un balbuzard pêcheur en Grèce ; si l'espèce du pygargue n'était plus représentée là-bas que par cinq couples en 1983, d'où je tire qu'il n'en reste plus un seul aujourd'hui, les grecs ayant d'autres chats à fouetter, vous verrez souvent *ἀλιέτος*, l'aigle marin, chez Aristote de Stagire, philosophe du quatrième siècle avant Jésus-Christ, *Histoire des Animaux*, IX, 619 a 4 par exemple : *ἔχουσιν ἀλχένα τε μέγαν καὶ παχὺν καὶ πτερὰ καμπύλα, οὐροπύγιον δὲ πλατὺ· οἰκοῦσι δὲ περὶ θάλατταν καὶ ἀκτάς, ἀρπάζοντες δὲ καὶ οὐ δυνάμενοι φέρειν πολλάκις καταφέρονται εἰς βυθόν* – « le cou proémi-

nent et fort, les ailes incurvées, le croupion épais ; ils vivent près de la mer, sur les côtes rocheuses, et quand ils saisissent une proie qu'ils ne peuvent emporter, elle les entraîne souvent par le fond ». Il n'est pas certain qu'Aristote ait vu la chose. L'anecdote, il avait dû l'entendre, ou la lire. Elle est essentielle à l'histoire de l'oiseau. Pas une chronique concernant le balbuzard ou le pygargue qui ne l'exploite, jusqu'à nos jours. Espérez-la bientôt sur vos écrans. Il y a quelques années, Pline l'Ancien <sup>Caius Plinius Secundus major</sup>, savant latin mort en 79, d'avoir trop approché pour enquêter l'éruption du Vésuve écrivait : *sæpe et aquilæ ipsæ, non tolerantes pondus adprehensum, una merguntur*. Je ne vous le traduis pas, tant la noyade est évidente, avec Paris qui *nec mergite*. Vous imaginez bien que les récits, les contes, les anecdotes, ne sont recopiés de livre en livre qu'à la condition qu'ils transportent avec eux quelque chose de transportable. L'accidentelle noyade du balbuzard ou du pygargue a pour elle son aspect proverbial, ou formulaire : le rapace aurait à l'occasion l'œil plus gros que le ventre. Monsieur Moll, auteur d'une monographie publiée en 1962, aurait rencontré des pêcheurs du Mecklembourg. Ils lui auraient assuré que des brochets et des brèmes de trois kilos auraient entraîné de ces oiseaux sous les flots, la serre prise. Je n'en doute pas, malgré le pluriel apocalyptique du témoignage. Quant au poids de la langue sur ma langue, en douteriez-vous que ce chalut à dégorger trop lourd soi-disant, je finirai par l'emporter, en ramant, l'aile trempée, minable, jusqu'au lardoir. Au lardoir où vous me verrez bâfrer, au lardoir où je tolérerai, car il faut de la compagnie pour jouir, quelques corneilles mantelées.

Le pygargue, je l'ai vu faire, il ne coule point. *Nec mergite* : un Parisien. Nageons, Aristote ! *Histoire des Animaux*, VIII, 593 b 24 : *περὶ τὴν θάλατταν διατρίβει καὶ τὰ λιμναῖα κόπτει*, où *κόπτει* ne veut pas dire grand-chose, et n'est sans doute qu'une

interpolation du copiste – « séjourne près de la mer et “frappe” les marais »; et IX, 620 a 2 : ὄξυωπέστατος μὲν ἐστί, καὶ τὰ τέκνα ἀναγκάζει ἔτι ψιλὰ ὄντα πρὸς τὸν ἥλιον βλέπειν, καὶ τὸν μὴ βουλόμενον κόπτει καὶ στρέφει, καὶ ὁποτέρου ἂν ἔμπροσθεν οἱ ὀφθαλμοὶ δακρύσωσιν, τοῦτον ἀποκτείνει, τὸν δ' ἕτερον ἐκτρέφει – « il a l'œil extrêmement perçant, et ses oisillons, il les contraint, encore duveteux, à fixer le soleil. Celui qui ne veut pas, il le frappe et le tourne; le premier des deux dont les yeux pleurent, il le tue, l'autre, il l'élève ». Je vous parlerai de cette histoire plus loin. Concluons pour l'instant sur Aristote, qui décrit apparemment le *Pandion haliætus*, Balbuzard pêcheur, comme l'identifient les commentateurs médiévaux et modernes. Un bémol pourtant, la description de la poursuite des oiseaux marins, en 620 a 5, correspondrait mieux au Pygargue à queue blanche, *Haliæetus albicilla*. Je trouve une reprise de cette tradition, augmentée d'une confusion avec le vautour, au *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold*, XVIII, 9. Lamartine <sup>1790-1869</sup>, formé par les jésuites, avait la chanson sur le bout des doigts :

*Tel un vautour des mers, fondant sur l'hirondelle,  
Couvre déjà l'oiseau de l'ombre de son aile.*

Bah! l'aigle de mer est fréquemment nommé sous le terme générique ἀετός, nous y reviendrons. Que Ζῆ θηρεύων τοὺς περὶ τὴν θάλατταν ὄρνιθας – « qu'il vit de la chasse aux oiseaux limicoles », c'est l'indication d'Aristote, *Histoire des Animaux*, IX, 620 a 2. Qu'ἐκ τοῦ ζεύγους τῶν ἀετῶν θάτερον τῶν ἐγγόνων ἀλιάετος γίνεται παραλλάξ – que « d'un couple d'aigles naisse alternativement l'aigle marin puis leurs descendants », et le reste, c'est l'hypothèse déconcertante du pseudo-Aristote bien des textes ont été faussement attribués, mais il faut attendre une éternité avant que le pseudo ne vienne colorer un nom d'auteur, imaginez par exemple un pseudo-Beckett... Justement, j'en tiens un. Je vous l'accorde, cela ne fait pas partie

*Des Faits surprenants*, 60, 835, à retrouver sous la plume de Denys mais lequel ? d'Halicarnasse, l'ancien, maître d'éloquence ? le Jeune, maître de musique ? le Chartreux, mystique des Pays-Bas ? le Périégète, auteur d'une description de la terre ? le Petit, l'ami de Cassiodore ? Skytobrachion le romancier ? l'Aréopagite, spécialiste des noms divins ? le Thrace dont la grammaire, la grammaire, la grammaire ? Pencherons-nous comme un pluvier pour l'évêque d'Alexandrie du troisième siècle, auteur d'un livre de sciences naturelles cité par l'évêque Eusèbe de Césarée ? Vous le verrez, *Des Oiseaux*, II, 1. Balbuzard ou pygargue, l'aigle marin est aussi mentionné par Aristophane poète comique d'Athènes, auteur de nombreuses pièces, la première de 427, la dernière de 388 avant Jésus-Christ, *Les Oiseaux*, 891 ; Euripide poète tragique de Salamine, 480-406 avant Jésus-Christ, fragment 637 : ὄρω δ' ἐπ' ἀκταῖς νομάδα κυματοφθόρον ἀλιάετον... ὁ κύματ' οἰκῶν ὄρνις – « errant sur l'abrupt des falaises la ruine des flots l'aigle marin... l'oiseau de la maison des flots » ; Oppien ils sont deux Oppianos. Du premier, Syrien d'Apamée du troisième siècle, nous n'avons plus qu'un poème didactique consacré à la chasse ; du second, poète didacticien lui aussi, mais d'Anazarbe en Cilicie, *De la pêche*, I, 425 : κρατεροί θ' ἀλιάετοι ἀρπακτῆρες – « les aigles marins robustes et rapaces », et le reste. Lisez aussi Nonnos poète épique de Panopolis en Égypte, vers 450, *Dionysiaques*, XLII, 531, où l'ἀλιάετος, associé à Poséidon dieu, tire une colombe des pattes d'un κίρκος – « faucon », φειδομένοις ὀνύχεσσι μετάρσιον ὄρνιν ἀείρων – « et l'emporte dans les airs avec ménagements dans ses griffes » ; voir Silius Italicus Tiberius Catius Asconius Silius Italicus, consul en 68, raconte en douze mille vers et dix-sept livres la deuxième guerre punique, IV, 104-14. L'ἀλιάετος, vous vous en doutez, porte bonheur au pêcheur : Denys, *Des Oiseaux*, II, 1, vous en donne preuve.

Dans la plupart de nos références, au passage de l'aigle en plein ciel des textes, une légende travaille le fait. Il s'agit de la mirobolante métamorphose de Nisus fils de Pandion, roi de Mégare et

père de Scylla. Cette fille, chienne impudique subjuguée par Minos qui assiégeait la ville, arracha le cheveu miraculeux de son père, précipitant et la chute de Mégare, et sa métamorphose en aigle marin. Un ! Deux ! ouvrez Ovide Publius Ovidius Naso, de Sulmone, poète, exilé en l'an 8 sur les bords du Danube par Auguste, suite à une sombre affaire toujours pas élucidée, mais où Livie, épouse de l'empereur, devait jouer un rôle à tenir secret, *Métamorphoses*, VIII, 146, XII, 560 :

*nam jam pendebat in aura  
Et modo factus erat fulvis haliaëtus alis*

—

« car déjà il balançait dans les airs

Et tout à l'heure était fait aigle aux ailes fauves ».

Ouvrez Boios poète grec pillé par Amelius Macer, poète latin aîné d'Ovide qui, jeune, l'écoutait lire les vers de son ornithologie, dans Antoninus Liberalis, esclave affranchi du deuxième siècle, échappe de justesse à l'oubli grâce à ses *Métamorphoses*, XI; ouvrez Hygin à la fin du dernier siècle avant Jésus-Christ, Caius Julius Hyginus fut le directeur de la bibliothèque du Palatin, auteur entre autres d'un manuel de mythologie sous le titre : *Fables*, 98; ouvrez Servius Maurus Servius Honoratus, grammairien latin du quatrième siècle, commentateur, entre autres, des *Bucoliques*, VI; ouvrez *Ciris* poème faussement attribué à Virgile, 536; ouvrez Lactance Lucius Cæcilius Firmianus Lactansius, au troisième siècle, ce rhéteur chrétien originaire d'Afrique du Nord fut précepteur à Trèves du fils de l'empereur Constantin, VIII, 1; ouvrez enfin l'ouvrage de Keller Otto, philologue, 1838-1927, *Le Monde animal dans l'Antiquité classique*, page 259.

Ouvrez, ouvrez, trois, quatre, car le poème *Ciris* est d'une grande importance pour la compréhension de toute cette affaire. Ouvrez et remarquez le nombre d'oiseaux, ou de mots de signification plus ou moins fumeuse relatifs aux oiseaux, qui apparaissent dans ce texte, à savoir, entre autres : Procnè la fille, les vierges de Daulis qui ne l'étaient plus arrivées là, Pandion le père, le cygne de Léda loin d'être une oie, Haliaëtus ou Nisus, et pour terminer

N° d'éditeur : 1894 – N° d'imprimeur : 05XXXX  
Dépôt légal : mars 2005  
*Imprimé en France*



Dominique Meens  
**L'Aigle abolie**

Cette édition électronique du livre  
*L'Aigle abolie* de DOMINIQUE MEENS  
a été réalisée le 14 avril 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en février 2005  
par Normandie Roto Impression s.a.s.  
(ISBN : 9782846820653)  
Code Sodis : N44624 - ISBN : 9782818005637  
Numéro d'édition : 136936